

# La solitude du broyeur de livres

par

**Mario Pelletier**

(Le Devoir, 23 avril 1983)

Bohumil Hrabal, *Une trop bruyante solitude*, traduit du tchèque par Max Keller, Éditions Robert Laffont, 134 p.

Bohumil Hrabal n'a pas volé sa réputation de plus grand écrivain tchèque vivant. Par le biais d'un homme solitaire, qui presse des livres et du vieux papier depuis 35 ans dans une cave, il nous fournit ici l'une des plus poignantes illustrations qui soient du broyage de l'esprit en régime totalitaire, en même temps qu'une fable kafkaïenne, d'une ironie profondément tchèque, sur la condition humaine.

C'est du grand art que de dire tant en si peu de pages. Ainsi donc le vieil Hanta, jour après jour, écrase des tonnes de livres sous une presse hydraulique. Au début il avait l'impression de broyer des ossements humains. Il a pleuré, peu après la Guerre, en voyant un chargement de livres précieux, provenant de la Bibliothèque royale de Prusse, abandonné à ciel ouvert sous la pluie, avec l'or des tranches qui coulait des wagons.

Car, malgré son métier, il ne peut s'empêcher d'aimer les livres. Il en garde par-devers lui, il soustrait au pilon les plus précieux, les plus rares, les plus grands. Il les empile chez lui, dans son cabinet de toilette ou sur des étagères en baldaquin aménagées au-dessus de son lit, au risque de se faire écraser lui-même sous une avalanche. Et dans la cave où on lui jette en vrac livres et vieux papier, il tient le coup en buvant des litres de bière et en dialoguant tout seul avec les grands esprits qu'il passe au pilon : Lao-tseu, Erasme, Goethe, tous ceux qui font son ravissement et dont il doit détruire inexorablement le message.

Parmi ceux qui lui apportent du papier, il aime bien deux Tsiganes aux jupons colorés, et souvent retroussés. Elles lui rappellent un autre temps, où l'amour avait existé pour lui. En la personne d'une Tsigane simple et secrète, qui l'attendait tous les soirs à sa porte. Elle faisait du feu avec une dévotion profonde et rompait le pain comme si c'était l'eucharistie. Un jour, Hanta lui a fait tenir un cerf-volant; puis elle est disparue sans retour, enlevée par la Gestapo pour on ne sait quel four crématoire.

« Les cieux ne sont pas humains », ne cesse de répéter le vieil homme en broyant son papier. Il écrabouille en même temps des souris qui font leur fromage des vieux livres. Mais les petites bêtes préparent leur revanche en grignotant son ciel de lit bondé de livres, le menaçant d'un effondrement mortel. D'autre part, des racleurs d'égouts, diplômés universitaires recyclés, lui dressent le tableau de la guerre des rats qui fait rage sous Prague. Deux clans qui luttent à mort pour la suprématie souterraine, et quand l'un aura vaincu il en ressoudra un autre. Thèse, antithèse... ô Hegel !

Notre bonhomme, lui, a beau faire ses délices de Kant et interroger le firmament étoilé par le trou d'aération de sa cave, les cieux n'en seront pas plus humains pour lui. On le démet de ses fonctions, il est remplacé par une brigade socialiste du travail. Des jeunes en tee-shirt et casquette américaine, qui manipulent les livres avec des gants sans même les regarder. Hanta est écoeuré. Après y avoir jeté des livres durant 35 ans, il entre à son tour dans la cuve de sa presse, comme autrefois Sénèque dans sa baignoire pour se suicider.

De Hrabal, on connaissait déjà en français *Trains étroitement surveillés* (Gallimard, 1969), et plus récemment *Moi qui ai servi le roi d'Angleterre*, paru chez Robert Laffont en 1981. Il s'agit, dans ce dernier cas, de l'histoire d'un ex-hôtelier que la révolution communiste a transformé en marginal,

Les héros de Hrabal sont à l'image de leur auteur, qui, juriste, n'a jamais exercé sa profession mais a préféré se frotter à tous les métiers, acquérant ainsi la riche expérience humaine qui transpire dans ses romans. Il a notamment été pilonneur de livres comme le héros d'*Une trop bruyante solitude*.

Né en 1914, Hrabal a longtemps écrit dans l'ombre jusqu'à la parution de son premier livre, *Une perle dans le fond*, en 1963. Après 1968, il a dû retourner dans l'ombre, avec ses héros maudits et son peuple écrasé. Comme dans ce rêve que fait Hanta d'une presse gigantesque qui rétrécit Prague tout entier, immeubles et gens, à un cube compact, bien tassé. Juste image de la normalisation. Car les cieux sont encore moins humains depuis que les chars soviétiques ont écrasé le « socialisme à visage humain » de Dubcek, un certain jour d'août 1968. L'oeuvre de Hrabal, qui a circulé longtemps en samizdat ou tronquée de diverses façons pour tromper toutes les Russies, nous le montre admirablement.